

GEORGES ROMIEU

LES VIES
PERDUES

2^e édition

nrf

GALLIMARD





LES VIES PERDUES

DU MÊME AUTEUR

- La Vie des sœurs Brontë** (N. R. F.).
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- La Vie de George Eliot** (N. R. F.).
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- La Vie de Henri de Kleist** (N. R. F.).
- } En collaboration avec
Émilie Romieu.

A PARAÎTRE :

La Mère de Goethe, suivi de **Le Crépuscule d'un Dieu**,
études biographiques et critiques.

EN PRÉPARATION :

Françoise (*roman*).

La revanche de Caïn (*roman*).

GEORGES ROMIEU

LES VIES
PERDUES

2^e édition

nrf

GALLIMARD
Paris — 43, rue de Beaune

A MA MÈRE

PREMIÈRE PARTIE

Ceux qui seront morts en ce temps-là seront étendus d'un bout de la terre jusqu'à l'autre : on ne les pleurera point ; on ne les ensevelira point ; ils demeureront comme du fumier sur la face de la terre.

JÉRÉMIE, XXV, 33.



I

Au lieu de suivre la grande allée, elle prit à travers le gazon, poussant devant elle des pigeons à la robe si pure qu'on les aurait crus sortis du manchon d'un illusionniste.

Immobile au bord de la pelouse, Pierre l'attendait, en proie à ce trouble triste, où la seule approche de Françoise le plongeait.

Il la regardait venir, sa fine silhouette se détachant plus lumineuse sur les ruines de la chapelle envahie de lierre.

Des cloches passèrent, affaiblies par la longue course. Une voix lointaine cria :

— Vite, Françoise ! Voilà le « premier », nous serons en retard.

Elle se hâta, fit des foulées plus longues, heureuse de sentir le printemps frissonner sur sa peau, d'être souple et légère dans ce matin chantant. Elle aborda Pierre, avec ce petit air de bravade qui accompagne une robe neuve et seyante.

— Toujours la dernière ! dit-elle.

Pierre dut se forcer pour plaisanter :

— Le saint jour de la Résurrection, faire attendre le bon Dieu !

— C'est votre faute !

Elle rejoignit « Canard » et M^{me} Berthier qui avaient pris les devants. Pierre resta en arrière, dans le sillage de la jeune fille humant à pleines narines l'air qui l'avait frôlée, comme un chien de chasse. Il remarqua, pour la première fois, l'ampleur harmonieuse de ses hanches, l'élégance de sa

démarche, certaine crânerie dans la façon de poser le pied. Françoise penchait la tête, contrainte de regarder le sol, pour éviter les flaques d'eau. Il admira les grâces offertes de sa nuque, où s'appuyait un souple rouleau aux reflets cuivrés.

Le petit groupe avait pris le chemin de halage, au bord de l'Yonne, sous les hauts peupliers frileux, dont le faite se couvrait d'un plumetis léger. Une demi-heure de marche séparait Septfonds, le domaine, de Sens, où M. Brissot-Duplantade avait ses tissages.

Septfonds, bâti au xiv^e siècle par les moines de Citeaux avait abrité, des siècles durant, des générations de studieux bénédictins.

Puis, révolus les temps d'obscurantisme, les libres citoyens de la contrée s'étaient rués en foule vers le monastère, torches fumantes et outils au poing, dans le dessein d'affirmer leur indépendance et de prouver leur civisme.

Ils avaient patriotiquement incendié la chapelle, farcie de stèles, de rétables et de bancs sculptés, grillé quelques frocards podagres, puis tenté l'embrasement carmagnolesque de l'abbaye. Mais les murs de silex de cinq pieds d'épaisseur défiaient les flammes et le pic, aussi aisément que les chansons. Du moins avait-on pu jeter bas les symboles, briser l'écu aux sept fontaines de sinople sur champ d'azur, portant en chef la crosse pastorale.

Et le bon peuple s'en était retourné, content de soi.

Quelques années plus tard, les restes des bâtiments conventuels, le parc et les vastes terres attenantes, mis en vente comme biens nationaux avaient été acquis par Antonin Brissot, un roulier jacobin acoquiné à une fille mauresque de lupanar qu'il avait ramenée un jour de Paris, où le conduisaient souvent les réquisitions de blé.

Françoise se retourna, montrant ce visage nu et limpide qui bouleversait Pierre.

— Pourquoi restez-vous en arrière ?

— Ne nous occupons pas de lui, dit M^{me} Berthier. Monsieur rêve.

Canard fit une remarque que Pierre n'entendit pas et les

trois femmes furent secouées du même rire. Françoise se retourna encore et lui adressa de la tête un signe amical, presque tendre.

Un coq chanta. Une brise chargée d'odeurs sylvestres fit courir des frissons sur l'eau. « C'est votre faute ! » se répétait Pierre, et il ajoutait, complétant la pensée qu'elle avait eue peut-être : « J'ai voulu me faire belle pour vous, parce que vous étiez là. Pour vous... »

Il ferma une seconde les yeux, respira profondément, les rouvrit sur un monde nouveau, fleuri d'espoirs et de promesses.

* * *

Jadis, lorsqu'ils étaient enfants, chaque entrevue dégénérait en querelle. Le jeu favori de Françoise était de le faire « écumer », à force de provocations et de mensonges. Elle le traitait de lâche, de brutal, précisément parce qu'il était brave et fort, gros d'épaules et menu de taille.

Une fois, les choses avaient mal tourné, à cause d'un autre garçon qui, en jouant, s'était permis de bousculer Françoise. Une bagarre en était résultée, d'où le petit malotru sortit meurtri et brèche-dent. C'était le fils d'un haut baron politique du cru qu'on ne pouvait rosser impunément. Pierre s'étant refusé aux excuses, le châtiment fut exemplaire. Il s'entendit bannir du paradis de Septfonds, où il passait jusque-là tous ses congés auprès de sa mère, institutrice chez les Brissot-Duplantade.

Les larmes de Françoise adoucirent un peu la rigueur de la sentence et, le surlendemain, le petit pensionnaire du lycée Lavoisier reçut d'elle une lettre pleine de gratitude et de gentillesses.

Ce furent, malgré tout, des mois amers, durant lesquels les inquiétudes d'une chaude adolescence claustrée mûrirent et transformèrent en amour grave son enfantine passion.

Pierre Berthier était de ses animaux rétifs dont on peut venir à bout, à force de douceur et de patience, mais que toute velléité répressive bute et rebelle. Or, la persuasion, la douceur ne font point partie de nos méthodes pédagogiques.

Pour de telles natures, l'internat, c'est le pénitencier. Un autre enfant moins riche de sève s'y fût peut-être aigri, mais Pierre avait pris de si bonne heure l'habitude de n'être pas heureux, qu'il se trouvait paré contre les coups du sort. Dans la geôle, son âme se gorgeait de plus de mépris que de haine. Il passait presque tous les jours de sortie dans la lépreuse étude, où ne pénétrait qu'un jour sali et point de ciel, courbé sur le pupitre tailladé par des générations de potaches tristes, copiant interminablement des pages de son *De Viris*, rêvant d'un monde chimérique, où les hommes ne seraient plus méchants, où l'on abolirait les prisons d'enfants, où plus rien n'empêcherait de se joindre les cœurs amis.

Écoulé le temps expiatoire, lorsqu'il fut enfin admis à réparaître à Septfonds, il découvrit une Françoise nouvelle, muée en jeune fille, la gorge doucement gonflée, les yeux ombreux, un peu distante et qui, désormais, lui disait vous. Cette révélation eut des incidences inattendues. Jusque-là détestablement ironique, frondeur, et se maintenant en tête de sa classe plus par ses dons que par son travail, Pierre rengaina soudain ses défenses, sa fantaisie caustique, et renonça même au bénéfice de sa facilité. On le vit suivre d'un œil purgé de scepticisme les plus médiocres « amphis », s'acharner en étude et se priver même des voluptés de la « sèche », grillée le soir dans l'ombre ammoniacale des latrines.

Le résultat fut qu'il enleva le bachot avec dispense d'âge et des mentions flatteuses pour l'établissement. En récompense, il obtint une bourse de voyage pour le pays dont il avait étudié la langue : l'Allemagne.

La seule récompense qui comptât fut l'accueil de Françoise : cette pression de main, ce regard chaud qui se voila, ce silence plus plein de sens que des paroles.

Incertain sur sa voie, mais plus résolu que jamais à ne pas se laisser distancer dans une course qui avait Françoise pour but, il entra en rhétorique supérieure, songeant vaguement, sur le désir de sa mère, à Normale. Il entendait se consacrer plus tard aux lettres, au journalisme, à la politique peut-

être. Il n'était pas éloigné de penser, comme il est de règle parmi les adolescents bien doués, que le monde attendait sa venue pour des révélations essentielles et un nouvel essor.

A l'opposé de tant d'autres, les disciplines scolaires, loin d'asservir son esprit, l'émançaient. Parvenu à l'âge où le contre-pied des idées reçues tient lieu d'originalité, Pierre Berthier portait, non sans impertinence, sur les institutions, les hommes et les choses, des jugements sans doute hasardeux, mais personnels. Une telle singularité le rendait justement suspect, car on ne saurait rien augurer de bon d'une société où les hommes s'aviseraient de penser par eux-mêmes !

* * *

Comme ils entraient dans la cathédrale, Françoise négligea de lui offrir l'eau bénite, pour lui épargner, pensa-t-il, un geste vain.

Les trois femmes occupèrent les chaises qui leur étaient réservées auprès de celle où se tenait déjà, hautaine et recueillie, M^{me} Brissot-Duplantade, venue en voiture. Pierre dut rester debout, en arrière, dans l'ombre d'un pilier.

En se penchant un peu, il apercevait Françoise. Il fut ému, malgré soi, de la voir agenouillée, abîmée dans une ferveur à quoi il n'était pas impossible qu'il fût associé.

Les observances pieuses étaient désormais entre eux le dernier point de discordance. De fâcheuses rencontres avaient tôt détourné Pierre d'une imagerie qu'il estimait caricaturale. Vainement avait-il cherché le juste récompensé, l'humble exalté, choyé selon la parole du Maître. La malchance sans doute avait voulu qu'il vît surtout le contraire et qu'il connût une âme souvent basse, un cœur sec aux plus rigides pratiquants.

Aventureux comme la jeunesse, il n'hésitait pas à proclamer immoral un repentir tardif offrant à ceux-là mêmes qui dédaignèrent les plus élémentaires vertus chrétiennes le moyen vraiment trop facile d'accéder aux grâces célestes. Il déplorait aussi, en artiste, en poète, la déformation triste et grondeuse d'une merveilleuse épopée. Il souffrait enfin,

comme d'une déloyauté, de voir Celui que son amour des gueux, que son immense cri de révolte avait conduit au Calvaire, accaparé précisément par les marchands du temple, les oppresseurs, par ceux-là mêmes à qui Il refusait l'accès de son royaume.

Mais Pierre était à ce point respectueux des convictions sincères qu'il eût tenu pour une indécatesse morale d'aborder seulement la controverse avec Françoise.

D'ailleurs, il ne lui déplaisait point de la voir en posture d'orante. Avec un parfait illogisme il y découvrait, il ne savait quoi de lénifiant, de poétique et, à tout prendre, de rassurant.

Il leva les yeux sur l'autel embrasé et se sentit troublé. Il eût aimé pouvoir participer autrement qu'en spectateur désabusé au délire sacré de ce jour faste. L'église elle-même l'enchantait dans la splendeur de sa pierre nue qu'aucune enluminure ne déflorait. Quelle fête ! pour l'âme que l'éblouissement bleu de ces vitraux, la suavité de ces voûtes grises, l'élan de ces pilastres nerveux, si fiers de ligne !

Il se promit de venir à l'occasion se recueillir dans cette église, où peut-être un jour...

* * *

Il restait une heure avant le déjeuner, Pierre proposa une partie de canoé. Les jeunes filles acceptèrent ; puis, au moment d'embarquer, Angèle changea brusquement d'avis et resta sur la rive.

— Canard n'aime pas l'eau, dit Pierre quand ils se furent éloignés.

— Savez-vous pourquoi elle n'est pas venue ? demanda Françoise de sa voix chantante.

— Non, mais elle a été rudement bien inspirée.

— Je croyais qu'elle vous était sympathique.

— Elle m'est sympathique, parce que c'est une bonne fille, mais vous connaissez le proverbe anglais : *Two is company, three is none.*

Françoise, satisfaite à demi, fit un signe de tête évusif.

Elle considérait Pierre à la dérobee : nu-tête, ses cheveux bruns rejetés en arrière et qui frisaient sur la nuque, son visage harmonieux et net inondé de soleil, le cou libre, les manches relevées, montrant sous l'effort ses bras noueux de jeune athlète, elle lui trouvait un charme mâle et tentateur qui l'oppressait un peu. D'obscurs désirs lui venaient de s'entendre dire par cette bouche au dessin ferme des choses tendres.

— Quelle solitude ! fit-elle en manière d'invite.

Comme il ne prenait pas l'amorce, elle ajouta rêveusement :

— J'aimerais fuir, m'en aller très loin, ne jamais revenir...

— Papillons noirs ?

— Oh !... ils ne me quittent guère, dit-elle, la bouche contractée.

Pierre cessa de pagayer :

— Qu'est-ce qu'il y a, Françoise ?

Elle tarda à répondre, puis dit farouchement :

— Tout.

— Quoi « tout » ?

Pierre l'observait intensément entre ses paupières à demi fermées :

Elle prit encore un temps, secoua un peu la tête et déclara, les yeux au loin :

— Je suis seule, Pierre... Depuis mon enfance je vis ici, dans cette maison, et il ne se passe pas de jours où l'on ne me fasse sentir que je suis de trop... Est-ce que vous pouvez imaginer ce que c'est ?...

— Mais comment ?... Je croyais au contraire que M. Brisot...

— Oh ! ce n'est pas lui... Seulement, il n'est jamais là... et quand, par hasard, il est ici, je ne le vois qu'aux repas. Il doit me croire heureuse, et pour tout le monde, pour vous aussi, j'ai l'air de l'être... Il ne me manque rien, n'est-ce pas ?...

Elle s'animait peu à peu, parlant avec une âpreté assez étonnante chez une jeune fille :

— Il ne me manque que ce qui ne se voit pas et qui est, au fond, la seule chose qui compte...

Pierre la regardait, stupéfait, troublé, ne trouvant rien à répondre.

— Je n'ai jamais dit à personne ce que je vous dis là, reprit-elle, pas même à votre mère et, cependant, si je ne l'avais pas eue, elle, je ne sais pas ce que j'aurais fait, mais, certainement, je n'aurais pas pu supporter de vivre ici.

— J'étais à mille lieues de soupçonner...

— Oui, évidemment... Je ris, vous me voyez gaie d'habitude, parce que je trouve qu'on n'a pas le droit de faire supporter aux autres ses ennuis. Mais avec vous, Pierre, ce n'est pas pareil... Vous voulez bien que je sois moi-même avec vous ?

— Je vous en prie, Françoise !

— Vous êtes mon seul ami !

Elle avait baissé la tête, puis au bout d'un instant, elle la releva, le regarda d'un air étrange, fit une légère moue, enfin se décida :

— Vous n'avez jamais pensé que vous pourriez devenir autre chose pour moi ? demanda-t-elle.

Pierre se détourna :

— Je suppose, répondit-il un peu amer, que tous les hommes qui vous approchent font le même rêve.

Elle eut un petit rire nerveux :

— Les autres, ça m'est égal, mais j'aimerais que vous, vous me racontiez vos rêves.

Pierre se rembrunit, sa bouche se crispa : il avait cru percevoir un peu de raillerie dans les paroles de Françoise.

— Je n'ai aucune envie de vous les raconter, fit-il brusquement.

Il s'était remis à pagayer. Françoise saisit au vol la pagaie, l'obligeant à s'arrêter et, comme il considérait le paysage, le regard dur, elle ordonna :

— Regardez-moi, Pierre !... Vous me refusez une chose qui me ferait plaisir ?

— Non, dit-il, buté, je ne peux pas croire que vous preniez plaisir à vous ficher de moi.

— Qui vous dit que je veuille me moquer de vous ?

Il la regarda cette fois dans les yeux :



**ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE**
(EXTRAIT DU CATALOGUE)

LA GUERRE
DE
1914-1918

*La Guerre, ses origines, ses conséquences
d'après les romanciers français et étrangers*

JEAN COCTEAU. Thomas l'Imposteur.	13.50
EUGÈNE DABIT. Petit-Louis.	15. »
HENRI DEBERLY. Tombes sans Lauriers.	9. »
DRIEU LA ROCHELLE. La Comédie de Charleroi.	15. »
JEAN GIONO. Le Grand Troupeau	15. »
GEORGES GIRARD. Les Vainqueurs	12. »
— — Boîte de Singe	15. »
OSCAR-MARIA GRAF. Nous sommes prisonniers (Tr. de l'allemand).	15. »
ERNEST HEMINGWAY. L'Adieu aux Armes (Tr. de l'américain)	32. »
CHARLES Y. HARRISON. Les Généraux meurent dans leur lit (Tr. de l'anglais)	15. »
JAROSLAW HASEK. Le brave Soldat Chvéik (Tr. du tchèque)	15. »
JAROSLAW HASEK. Nouvelles Aventures du brave soldat Chvéik (Tr. du tchèque).	15. »
J. KESSEL. L'Équipage	15. »
S. KRACAUER. Genêt (Tr. de l'allemand)	15. »
MARCEL MOMPEZAT. Ambulance H. 24	15. »
JEAN PAULHAN. Le Guerrier appliqué	12. »
ERICH-MARIA REMARQUE. Après (Tr. de l'allemand)	15. »
GEORGES ROMIEU. Les Vies perdues.	15. »
JOSEPH ROTH. La Fuite sans Fin (Tr. de l'allemand)	12. »
JEAN SCHLUMBERGER. Le Camarade infidèle.	12. »
HELEN ZENNA SMITH. (PRIX SÉVERINE 1932). Pas si calme (Tr. de l'anglais)	15. »
— — — Blessées de guerre (Tr. de l'anglais)	15. »
MICHEL YELL. Le Déserteur	12. »
EMILE ZAVIE. La Retraite	15. »